

Derrière la crise du français : nouveaux aspects du purisme dans l'entre-deux-guerres

Vincent BERTHELIER

Sorbonne Université

Je me propose dans le présent article d'étudier le phénomène du purisme, phénomène linguistique, ou plus précisément épilinguistique, consistant à fixer non des normes de fonctionnement du langage, mais des normes axiologiques définissant la meilleure manière de s'exprimer. Ce phénomène, d'abord décrié en raison du rapport non scientifique à la langue qu'il induit, a été en partie réhabilité par des recherches plus récentes en linguistiques, s'intéressant au rôle joué par les normes dans les pratiques des locuteurs¹. Le purisme n'est évidemment pas un phénomène uniquement français, on le retrouve de la Rome antique à la Grèce actuelle, en passant par l'Allemagne et l'Angleterre. Pour autant, il semblerait (souvent, d'après les puristes eux-mêmes) que la passion pour le bien dire et le bien écrire soit particulièrement ardente en France, et que, de même que la France se pense comme nation littéraire, elle se pense aussi à travers le souci particulier qu'elle a de son langage. Je voudrais donc examiner ici la façon dont le purisme linguistique s'articule à l'imaginaire national, et plus précisément *nationaliste*, dans l'entre-deux guerres.

Pourquoi cette période ? Premièrement parce que le purisme, comme la culture selon Deleuze, connaît des périodes riches et des périodes pauvres, et que l'entre-deux-guerres est une de ces périodes riches, ne serait-ce qu'en quantité de publications². Ensuite, parce que la période 1900–1910 est aussi une période riche, pendant laquelle le purisme gravite autour de deux enjeux que sont les deux réformes, celle de l'orthographe en 1901, et celle de l'enseignement en 1902. Il s'agira donc de voir si les enjeux historiques propres à l'entre-deux-guerres (le déclin géopolitique de la France par rapport au monde anglo-saxon, la montée

¹ M.-A. Paveau et L. Rosier, *La Langue française, passions et polémiques*, Paris, Vuibert, 2008.

² En 1922 paraît le *Corrigeons-nous !* du père Deharveng. En 1923, *Xavier ou les entretiens sur la grammaire française* d'Abel Hermant, *Le Français langue morte* d'André Thérive, et un article d'Abel Bonnard, dans la *Revue de Paris*, sur « La crise du français ». Le *Ne dites pas... mais dites...* d'Étienne Le Gal paraît en 1924, Théodore Joran publie *Les Manquements à la langue française* en 1928, André Moufflet sort *Contre le massacre de la langue française* en 1930. Un des moments-clefs de cette séquence puriste est la parution de la *Grammaire de l'Académie française* en 1932, dirigée ou rédigée par Abel Hermant, et bientôt suivie des impitoyables *Observations* de Ferdinand Brunot.

du nationalisme et de l'antisémitisme) venaient déterminer les discours puristes, et particulièrement les discours puristes se revendiquant comme conservateurs ou réactionnaires. Pour répondre à cette question, j'aborderai d'abord la question de l'anglais. Je montrerai ensuite que les discours puristes qui fleurissent à partir de 1922 sont encore structurés par les réformes de 1901–1902 et par leur polémique avec les linguistes, et à partir de là j'examinerai ce qui me semble être l'enjeu le plus spécifique de la période, à savoir la réaction du puriste-homme de lettres face à ce qui pourrait menacer sa position sociale.

Purisme et langue anglaise

Le purisme d'après 1945 semble occupé en premier lieu par l'immixtion de mots anglais en français³. Or, alors même que l'anglomanie est un phénomène bien perçu par les écrivains⁴ dès le début du xx^e siècle, et que la Première Guerre mondiale a définitivement acté la prééminence géopolitique des États-Unis, les puristes de l'entre-deux-guerres ne voient dans l'anglomanie rien de plus qu'une mode. Malgré l'éphémère société des *Amis de la langue française*, qui de 1912 à 1914 consacrait plusieurs pages de son bulletin aux incursions anglaises dans le lexique français⁵, l'anglais n'est pas la bête noire des puristes à succès des années 1920, loin de là. Abel Hermant dans son dialogue imaginaire avec le jeune maurrassien Xavier, raille doucement le protectionnisme linguistique : « Ne faisons-nous pas aussi des emprunts aux langues vivantes ? – Trop souvent, dit Xavier, qui est nationaliste. [...] – Mais quand nous empruntons à l'anglais, nous ne faisons que reprendre notre bien⁶. » Au contraire, Hermant, qui ne parle pas anglais, est favorable à son apprentissage, qui permettrait d'éviter des fautes... d'anglais⁷, telles que les « Montparnasse's bar » et autres « chez Julot's ».

Même constat pour André Moufflet, moins marqué politiquement, mais qui suit généralement la même ligne qu'Hermant. Selon lui, un néologisme comme *terrifique* est inutile : « Quand on dispose de *terrible*, de *terrorisant*, que vient faire *terrifique*⁸ ? ». Mais, significativement, l'idée

³ Qu'on se réfère à R. étiemble, *Parlez-vous français ?* [1973], Paris, Gallimard, « folio », 1991, ou à l'action de Jean Dutourd dans l'association *Défense de la langue française*.

⁴ Il suffit de songer au personnage d'Odette dans *À la recherche du temps perdu* de Proust.

⁵ Nous renvoyons également aux propos d'Émile Bergerat, mentionnés dans ce même volume par Denis Pernot.

⁶ A. Hermant, *Xavier, ou Les Entretiens sur la grammaire française*, Paris, Le Livre, 1923, p. 104.

⁷ A. Hermant, « L'anglais tel qu'on le parle », *Les Samedis de monsieur Lancelot*, Paris, Flammarion, 1931, p. 67. On peut voir la même chose dans l'article « Lock-out et struggle for life », A. Hermant, *Nouvelles Remarques de Monsieur Lancelot pour la défense de la langue française*, Paris, Flammarion, 1929, p. 250.

⁸ A. moufflet, *Au secours de la langue française*, Paris, Denoël, 1947, p. 37.

que *terrifique* puisse être un calque de l'anglais *terrific* ne lui traverse pas l'esprit⁹.

Seul André Thérive semble prendre conscience d'un changement en cours, qui écrit en 1923 : « Je ne parle pas encore du péril réel que fait courir au français un vocabulaire cosmopolite, anglicisé surtout, dont les progrès s'accroissent chaque jour¹⁰. » Mais lui-même, soucieux de ne pas passer pour un censeur pénible, emploie le verbe *réaliser* au sens de « se rendre compte de », tout en montrant (avec des italiques¹¹, ou avec des jeux de dialogue¹² – car lui aussi écrit des dialogues fictifs) qu'il *réalise* ou qu'il se rend compte – comme on voudra – qu'il commet un anglicisme.

Mon hypothèse pour l'expliquer serait que l'anglais est, dans les années 1920–1930, encore réservé à une élite : le vocabulaire anglais s'imisce dans les milieux mondains, qui sont aussi les milieux du sport, et l'anglomanie est alors socialement très différente de la diffusion d'une culture de masse venue des États-Unis et qui s'étendrait dans les classes populaires, ce qui n'arrive qu'après 1945. Les puristes étant foncièrement élitistes, ils ne s'inquiètent pas des vices linguistiques de la haute société, ils ne les conçoivent pas comme une menace pour la langue nationale, celle-ci devant venir d'en-bas.

Derniers soubresauts des polémiques d'avant-guerre

C'est précisément la question du peuple qui conduit à aborder le deuxième trait du purisme de l'entre-deux-guerres : les derniers feux de la polémique autour des deux réformes, qui sont deux réformes de démocratisation de l'enseignement. La réforme de l'orthographe de 1901, qui n'a jamais été appliquée, ne provoque en fait plus que quelques allusions moqueuses, comme chez Hermant, offusqué de ce que l'arrêté ministériel du 26 février 1901 ait « le toupet de vouloir que je m'exprime comme mon concierge¹³ » (l'image du concierge, stéréotype du locuteur populaire s'exprimant dans un français fautif, est récurrente chez Hermant) :

Les instituteurs primaires sont des types dans le genre de Christophe Colomb, mais encore plus malins. Ils se sont avisés que leurs élèves ne feraient plus de fautes d'orthographe, si l'Autorité décidait que les fautes qu'ils font ne sont pas des fautes. Que cela est donc simple! Mais c'est comme pour l'œuf, il fallait y penser¹⁴.

⁹ Le passage est de 1947, mais le constat vaut pour son livre de 1930, dans lequel il explique la place croissante de l'anglais (et de l'espagnol) par la simple augmentation du nombre de locuteurs. A. moufflet, *Contre le massacre de la langue française*, Toulouse, Paris, Didier-Privat, 1930, p. 439.

¹⁰ A. Thérive, *Le Français, langue morte ?*, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1923, p. v.

¹¹ *Ibid.*, p. 262.

¹² J. Boulenger et A. Thérive, *Les Soirées du Grammaire-club*, Paris, Plon-Nourrit, 1924, p. 39–40.

¹³ A. Hermant, *Xavier, ou Les Entretiens sur la grammaire française*, op. cit., p. 121.

¹⁴ A. Hermant, *Remarques de Monsieur Lancelot pour la défense de la langue française*, Paris, Flammarion, 1929, p. 175. Ce passage est cité par le très anti-puriste J.-P. Beaujot, « Les statues

Ces allusions sont surtout intéressantes pour comprendre la posture dans laquelle se glissent les puristes. Comme il ne faut surtout pas passer pour un pédant ou un savant ennuyeux, mais pour un homme courtois, les puristes projettent sur leurs adversaires la figure à laquelle ils pourraient être eux-mêmes réduits. C'est ainsi qu'André Thérive affirme paradoxalement que le rêve d'écriture phonétique est l'œuvre des mêmes pédants qui ont imposé des orthographes étymologiques fumeuses au *xvii^e* siècle¹⁵. On rejoue Vaugelas et la langue de la cour contre les grammairiens (qui sont désormais les linguistes, Ferdinand Brunot et consort qui font des cours de grammaire historique en Sorbonne)¹⁶. Il faut à ce propos noter que Ferdinand Brunot est plus rarement la cible des puristes que les autres linguistes non normatifs que sont Henri Bauche, Antoine Meillet ou Henri Frei.

L'innovation de l'entre-deux-guerres, c'est que le pédantisme n'est plus seulement reproché aux savants, mais aussi aux scientifiques. Alors même qu'avant-guerre, on comptait des scientifiques (ingénieurs, médecins, etc.) parmi les opposants à la réforme de l'enseignement¹⁷, l'après-guerre dessine une opposition bien plus nette entre les sciences dures et les humanités. Celles-ci sont comprises désormais dans un sens plus large, incluant l'histoire et estompant la distinction entre langues mortes et langues vivantes, alors même que les premiers critiques de la réforme s'inquiétaient du peu de rigueur que demande l'apprentissage des langues vivantes¹⁸. La question de la coupure avec les racines latines de la nation française passe au second plan.

C'est ainsi que le vocabulaire scientifique, riche de néologismes, est moqué par Abel Hermant, qui estime que les ingénieurs veulent « faire ingénieur » au détriment de la clarté lorsqu'ils disent : « la pluviosité a été inférieure¹⁹ » au lieu de « il a moins plu ». Chez Thérive, comme chez Abel Bonnard, ce sont les terminaisons scientifiques qui sont déplorées : « ressuscitons [...] les vraies terminaisons françaises, en *ise*, en *ance*, en *ie*, en *son* [...]. Les mots ainsi obtenus ne sembleront pas assez scientifiques, assez pédants²⁰ ? » Le rejet des néologismes scientifiques, avec leurs fausses racines gréco-latines, s'appuie sur une certaine idée du génie de la langue, qu'on trouve déjà avant-guerre chez Remy de Gourmont par

de neige ou contribution au portrait du parfait petit défenseur de la langue française », *Langue française*, vol. 54, n° 1, 1982, p. 48.

¹⁵ J. Boulenger et A. Thérive, *Les Soirées du Grammaire-club*, op. cit., p. 27.

¹⁶ D. Trudeau, *Les Inventeurs du bon usage : 1529–1647*, Paris, Éditions de Minuit, « Arguments », 1992, p. 168.

¹⁷ On peut se référer à cet égard aux soutiens cités dans le manifeste de la ligue « Pour la culture française », dans J. Richepin, « Pour la culture française », *Le Figaro*, 15 juillet 1911.

¹⁸ C'est alors le thème qui est vu comme l'exercice le plus formateur, ainsi que le rappelle É. Hery, « 1902 : retour sur la réforme de l'enseignement secondaire », *Le Débat*, n° 187, 9 décembre 2015, p. 169–177.

¹⁹ A. Hermant, *Chroniques de Lancelot du Temps (1933–1934)*, Paris, Larousse, « Défense de la langue française », 1936, p. 19.

²⁰ A. Thérive, *Querelles de langage*, Paris, Stock, 1940, vol. 3, p. 138.

exemple²¹, et même chez Ferdinand Brunot²². Mais ce qui se joue réellement est une dispute de plus grande ampleur ; le purisme des années 1920 est la première réaction d'une fraction des gens de lettres contre l'importance croissante des sciences. La dégradation de la langue est mise, par André Thérive, sur le compte du brassage des classes sociales opéré par la guerre, mais aussi de « la répugnance croissante à ce qui n'est point industries mécaniques²³ ».

C'est ici que s'articuleraient éventuellement purisme linguistique et idéologie raciste. Abel Hermant, lecteur de Gobineau, qui redoute de façon obsédante que la simplification de la langue ne nous conduise à parler le « langage des nègres²⁴ », est pratiquement seul à développer cette crainte, et par ailleurs ces propos ne le conduisent pas à élaborer un racisme biologique à la manière de Céline (les interventions d'Abel Hermant dans le bulletin *Collaboration* ne portent pas du tout sur ces thèmes-là, mais sur la poésie et la philosophie allemandes²⁵). Quand Marcel Jouhandeau, en 1937, accuse le juif Jean Zay, avec sa réforme de l'éducation, de saborder la culture humaniste au profit des sciences²⁶, il reprend en toile de fond le poncif du juif porté à l'abstraction (scientifique ou philosophique, en tout cas jargonante) par sa nature nerveuse (le Juif est névropathe) et par son caractère apatride. Des propos similaires peuvent se lire avant-guerre chez Drumont, après-guerre chez Bernanos ou Thérive²⁷. On trouve donc dans les écrits de l'époque la trace du racisme ambiant, mais sans que celui-ci soit au cœur de la séquence puriste des années 1920–1930.

Encore une fois, le discours antiscientifique est bien plus prégnant et il se combine à l'ensemble du contexte politique et historique. Les réformes de l'enseignement, celle de 1902 comme celles menées par Jean Zay de 1936 à 1939, accordent une importance croissante à l'enseignement scientifique et c'est cette évolution qui est perçue comme dangereuse par les puristes. Tandis que Joran

²¹ R. de Gourmont, *Esthétique de la langue française* [1899], Paris, Mercure de France, 1923, p. 33–56, à ceci près que Gourmont se situe dans la lignée de *La Défense et illustration de la langue française*, et récuse donc la supériorité des langues anciennes sur le français.

²² F. Brunot, « La crise du français », *La Revue hebdomadaire*, 17 janvier 1911, p. 172.

²³ J. Boulenger et A. Thérive, *Les Soirées du Grammaire-club*, op. cit., p. 159.

²⁴ A. Hermant, *Xavier, ou Les Entretiens sur la grammaire française*, op. cit., p. 106 ou A. Hermant, *Lettres à Xavier sur l'art d'écrire*, Paris, Hachette, 1926, p. 60.

²⁵ A. Hermant, *L'Esprit de collaboration*, Paris, Collaboration, 1943.

²⁶ « Le singulier, le particulier, les faits, les nuances insaisissables, ce qui faisait le prix de notre langue, de notre sensibilité et de notre pensée, comme de nos vins, la *qualité* est partout sacrifiée. On substitue, à ce qui est proprement nôtre, le général, l'humain abstrait et même l'abstraction tout court. La mathématique brimera partout la vie, la biologie l'histoire. Pas de tradition surtout, nulle part, jamais. Rien ne la rappellera... », dans M. Jouhandeau, *Le Péril juif*, Paris, F. Sorlot, 1937, p. 30–31.

²⁷ É. Drumont, *La France juive, essai d'histoire contemporaine*, vol. 1, Paris, Marpon et Flammarion, 1885, p. 84–85, « Le juif et le bachelier » [1929] dans G. Bernanos, *Essais et écrits de combat*, t. I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, p. 1139 et A. Thérive, *Le Français, langue morte ?*, op. cit., p. 263.

incrimine de la décadence de la langue nationale les « champions de la “culture scientifique”²⁸ », Abel Bonnard écrit dans un article de 1923 :

Je n’ai jamais été frappé de l’horrible laideur qu’ont certains néologismes, terminés en *tion* ou en *ment*, sans leur trouver je ne sais quelle ressemblance avec des machines. Le paysan même, lorsqu’il ne vivra qu’avec des machines, ne parlera pas avec plus de saveur que les ouvriers²⁹.

Ce qu’il faut bien comprendre avec ce passage, c’est que la langue scientifique n’est pas conçue seulement comme la langue des ingénieurs. Elle est, aux yeux des puristes, un des vecteurs du nivellement démocratique de la langue française.

Langue de corps contre langue de classe

Comme nous l’avons dit, les puristes sont élitistes ; mais on pourrait dire au fond qu’il y a un élitisme inhérent à la démarche puriste, et à la distinction entre un bon et un mauvais usage³⁰. Ce qui est vraiment propre à la période d’entre-deux-guerres, c’est qu’elle est caractérisée par des réformes visant à démocratiser l’enseignement. C’est ce qui suscite la crainte de certains puristes de voir l’enseignement dominé par les « primaires » (comme on l’a vu pour Abel Hermant plus haut, mais aussi pour Théodore Joran, selon qui la « poussée démocratique³¹ » a fait son œuvre dans l’affaiblissement de l’orthographe). Même chez Moufflet ou Hermant qui se disent républicains, le langage populaire est fautif et susceptible de contaminer le bon usage.

Mais alors même que tous conviennent que le langage populaire est un français dégradé, et que la démocratisation de l’enseignement risque d’aggraver cette dégradation linguistique³², tous s’accordent également pour valoriser, sinon l’argot populaire des apaches (apprécié par les puristes parisiens comme Hermant – moins par les autres, qui sont généralement des provinciaux), du moins l’argot des métiers. Ce paradoxe doit se comprendre non comme une contradiction, mais comme une conséquence de l’idéologie politique réactionnaire qui structure ces discours puristes. L’argot des métiers est certes valorisé pour sa précision, mais d’abord et avant tout parce qu’il est la langue d’un corps de métier et d’un travail : c’est la langue du peuple qui travaille (rappelons que le moment des congés payés est un

²⁸ T. Joran, *Les Manquements à la langue française. Tournures et locutions vicieuses méthodiquement classées et redressées*, Paris, Gabriel Beauchesne, 1928, p. x-xii.

²⁹ A. Bonnard, « La crise du français », *La Revue de Paris*, 15 juin 1923, p. 936-937.

³⁰ C. Désirat et T. Hordé, *La Langue française au XX^e siècle*, Paris, Bordas, 1976, p. 80-83.

³¹ T. Joran, *Les Manquements à la langue française*, op. cit., p. x-xii. Voir à ce sujet É. Héry, « 1902 : retour sur la réforme », art. cit., p. 176.

³² Précisons que ce n’est pas tout à fait le cas de Moufflet, républicain rigide mais sincère, qui ne quitte jamais sa démarche universaliste : sa démarche vise à châtier les fautes de langue pour assurer la communication et l’entente entre locuteurs.

véritable traumatisme pour ces auteurs, pour Jouhandeau³³ ou pour Hermant³⁴ par exemple). On voit à l'œuvre une sorte d'analogie implicite entre obéissance au travail et respect des règles grammaticales, par exemple chez Joran :

Constatons ici l'influence antilittéraire d'un égalitarisme trop ombrageux... Au temps que nos domestiques se reconnaissaient des *maîtres*, ils étaient mieux traités et s'attachaient aux maisons où ils *servaient*. La « lutte des classes » a des retentissements jusque dans les temples sereins de la Grammaire³⁵.

Joran mobilise ici l'imaginaire aristocratique du domestique dévoué, de la perle consentant à sa condition ancillaire³⁶. Chez Abel Bonnard, ce ne sont plus les domestiques, mais les paysans et les artisans qui permettent au puriste de faire ressurgir des catégories sociales en passe de disparaître :

Le peuple est apte à trouver des mots, parce qu'il se heurte sans cesse aux choses. Son parler vaut selon son travail. Il n'est pas difficile de distinguer un bon ouvrier d'un mauvais, il suffit de les écouter un instant. Autant la langue de l'un sera précise, attentive, prudente, autant celle de l'autre sera molle, relâchée, fanfaronne. Il ne saurait plus bien parler, celui qui fait sa besogne l'œil sur la pendule, et qui craint surtout de rester à l'ouvrage une minute de trop³⁷.

Bonnard, qui est un grand adversaire de l'instruction pour tous, parle ici en monarchiste cohérent (il est encore maurrassien en 1923). La langue des machines, c'est aussi celle des ouvriers réunis en un prolétariat indistinct (et turbulent), au lieu d'être répartis dans des corporations de paysans ou d'artisans³⁸, comme le préconise Maurras, sur le modèle de l'Ancien régime, corporations qui auraient chacune leur langue, leur jargon. Les puristes, généralement jacobins en matière de langue, tolèrent pourtant les idiolectes, et même les idiolectes populaires, du moment que ceux-ci sont la traduction d'une société traditionnelle et hiérarchisée.

³³ Voir la notice biographique dans M. Jouhandeau, *Chaminadour : contes, nouvelles et récits*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2006, p. 55.

³⁴ A. Hermant, « Travail », *Le Matin*, 15 juillet 1940.

³⁵ T. Joran, *Les Manquements à la langue française*, op. cit., p. 34.

³⁶ Sur l'idéologie aristocratique à l'œuvre dans les représentations des domestiques, voir A. de Charentenay, *Pénil en la demeure : la servante dans le roman français de 1850 à 1900*, thèse de doctorat en littérature française soutenue en 2018 à Sorbonne Université sous la direction de F. Mélonio.

³⁷ A. Bonnard, « La crise du français », art. cit., p. 936.

³⁸ Même constat chez Thérive, qui distingue le jargon professionnel de l'argot : « Mais nous n'avons pas en vue le langage concret des divers artisans ; il brille par une précision admirable, il ne prétend point à la noblesse : autant de qualités. » J. Boulenger et A. Thérive, *Les Soirées du Grammaire-club*, op. cit., p. 163. Thérive dresse une analogie entre le caractère imagé et concret des jargons et une modestie de classe fantasmée, celle du travailleur heureux de rester à sa place.

Conclusion

Les caractéristiques de la vague puriste de l'entre-deux-guerres, en ce qui concerne du moins les puristes réactionnaires que j'ai examinés, combinent donc plusieurs éléments. Ces puristes-là sont des hommes de lettres qui défendent leurs prérogatives dans une société capitaliste avancée et industrialisée où leur place ne peut plus être la première ; ils sont concurrencés, en haut par les scientifiques (eux-mêmes ne sont pas des savants : ils ont tous fait le lycée, mais leurs études supérieures sont incomplètes³⁹), en bas par les classes populaires qui, d'une part, sont plus largement instruites (mais l'élégance et la *sprezzatura* affichées par les puristes ne s'apprend pas à l'école), d'autre part, sont organisées politiquement, notamment en raison de cette même industrialisation. Les discours puristes rendent compte de ces préoccupations sociopolitiques et leur offrent une solution, en construisant une image de la langue nationale qui soit adéquate à une société d'ordre, moins menacée de l'extérieur que de l'intérieur, société partagée entre l'élite lettrée qu'ils incarnent et le fantasme d'un peuple français docile et laborieux.

³⁹ G. Sapiro, *Les Écrivains et la politique en France, de l'affaire Dreyfus à la guerre d'Algérie*, Paris, Éditions du Seuil, 2018, p. 120. Hermant, pourtant normalien, a démissionné tout de suite après son arrivée à l'École ; Joran est licencié ès lettres, Thérive agrégé mais non normalien, Jouhandeau interrompt ses études de lettres avant l'agrégation, Bonnard a raté le concours d'entrée de l'ENS. La carrière de journaliste qu'ils ont pour la plupart suivie est en revanche beaucoup plus lucrative que celle de professeur.